



(GENÈVE, 13 NOVEMBRE 2024/MARK HENLEY/PANOS PICTURES POUR LE TEMPS)

Alfredo Piacentini

Pour la spéculation intellectuelle

Après avoir cofondé la banque Syz et revendu ses parts, le banquier genevois a relancé une société de gestion, qui souffle ses dix bougies. Par amour d'un métier qu'il n'aurait jamais pensé exercer

SÉBASTIEN RUCHE

En 2014, lorsqu'il a vendu ses parts de la banque Syz, Alfredo Piacentini aurait pu prendre sa retraite, à 57 ans. Par exemple pour se consacrer à son hobby et aller siffloter, les cheveux au vent, à la barre de son petit catamaran à foils, ces appendices latéraux qui permettent au bateau de se hisser au-delà de la surface. Le banquier genevois venait de se retirer d'une success-story de la place financière genevoise, cette dynamique petite banque privée qu'il avait cofondée au milieu des années 1990, avec Eric Syz et Paolo Luban. Mais le vétéran des marchés a rapidement lancé sa propre société de gestion, Decalia Asset Management, dont les quelque 5 milliards de francs d'avoirs en font aujourd'hui l'un des grands «petits» acteurs de la place.

«A tort ou à raison»

Après son départ de Syz, Alfredo Piacentini était évidemment à l'abri du besoin, et il évacue aujourd'hui d'un sourire joueur nos tentatives de lui faire préciser combien ses parts lui ont rapporté. En outre, le milieu des années 2010 n'était a priori pas le moment idéal pour entreprendre dans

la gestion de fortune. En pleine période de transition après la fin du secret bancaire, les clients non déclarés (pardon pour le pléonasm) régularisaient leur situation, souvent en rapatriant leurs avoirs dans leur pays d'origine. Plus d'un banquier suisse n'en menait pas large, à l'époque.

Mais, «à tort ou à raison» – expression récurrente dans la *lingua piacentina* –, le financier se considérait comme encore jeune, en pleine activité, et arrêter soudainement aurait été abrupt, après avoir copiloté au

tête à tête avec ses deux chiens. Des clients de longue date lui avaient aussi demandé de continuer à gérer leurs comptes, mais la raison fondamentale de sa décision de continuer tient probablement en deux mots, utilisés à plusieurs reprises lors de notre entretien: «spéculation intellectuelle».

C'est ainsi que ce chaleureux mais prudent interlocuteur, en costume bleu nuit forcément italien, nous décrit la finance: un moyen passionnant, très stimulant de découvrir énormément de choses, d'imaginer

relations internationales et un peu enseigné. Pour moi, une banque se résumait à un guichet à la SBS où on allait retirer du liquide, mais j'ai découvert le métier et j'ai immédiatement adoré», se souvient l'ancien analyste financier et gérant de fonds, qui fut également consultant en restructuration de sociétés avant d'entrer en finance.

Spécimen rare de l'immigration

Ce passage déterminant s'est opéré grâce à un ami de longue date et aujourd'hui l'un des cinq associés (tous masculins) de Decalia, Rodolfo De Benedetti. Lui vient d'une puissante famille italienne connue pour avoir investi dans Olivetti, Buitoni ou le groupe de presse L'Espresso, et, comme Alfredo Piacentini, est né en Italie avant d'émigrer en Suisse.

Arrivée à Genève en 1968, la famille Piacentini est un spécimen rare dans l'immigration italienne de l'époque, constituée soit d'ouvriers indispensables à la construction du pays, soit de très grandes fortunes souhaitant mettre leurs enfants à l'abri des kidnappings. Alors âgé de 11 ans, le jeune Alfredo se trouve dans un entre-deux

«Pour moi, une banque se résumait à un guichet à la SBS, mais j'ai découvert le métier et j'ai immédiatement adoré»

quotidien un établissement de 500 personnes supervisant plus de 30 milliards de francs, entre la Suisse, l'Italie et les Bahamas. Son épouse étant très engagée dans son travail (aussi dans la finance) et leurs deux enfants déjà à l'étranger pour leurs études, Alfredo Piacentini ne se voyait pas rester en

des stratégies, et de gagner de l'argent. Ce métier qui l'intéresse toujours autant et l'a toujours amusé, dit-il, il l'a découvert à 28 ans, plutôt tardivement selon les normes du métier, chez Lombard Odier.

«C'est la dernière chose que j'aurais imaginé faire après avoir étudié les

PROFIL

1957 Naissance en Italie.

1968 Arrivée en Suisse.

1985 Débuts dans la finance.

1996 Cofonde la banque Syz.

1997 et 1999 Naissance de ses enfants.

2014 Lancement de Decalia.

très rare à l'époque, la classe moyenne. Avec un père employé d'une multinationale et une mère professeure de lettres anciennes, «deux intellos» titulaires de doctorats qui lui ont transmis le goût de réfléchir, d'argumenter, de se montrer critique. A l'époque, les initiatives Schwarzenbach capitalisent sur la peur de la surpopulation étrangère: «Je ne l'ai pas mal vécu, car j'avais l'impression qu'on parlait d'autres gens», se souvient aujourd'hui le banquier.

De ses débuts de financier, Alfredo Piacentini décrit une période ultra-intéressante, marquée par le krach de 1987, la guerre du Golfe en 1990, la crise mexicaine en 1994 ou la terrible crise immobilière des années 1990 en Suisse romande. L'époque actuelle ne lui paraît pas aussi folle qu'on l'entend souvent, entre les guerres ou le changement climatique: «On n'a pas eu beaucoup de moments tranquilles au cours des 50 dernières années.»

L'ambition et la chance

On revient à sa décision de participer au lancement d'une banque, au milieu des années 1990, sans être issu du sérail ni avoir de riches clients prêts à rejoindre l'aventure. Alfredo Piacentini nous en parle comme d'un événement quelconque, presque banal. Et, quand on le challenge un peu, comme le résultat d'une époque plus propice à la prise de risque et d'une volonté des trois fondateurs de Syz d'accéder à un niveau supérieur dans leurs carrières. «J'avais très peu de chances de monter encore dans la hiérarchie de Lombard Odier, j'étais probablement arrivé au maximum de mon potentiel.»

Puis l'aventure s'est développée, aussi un peu par chance, poursuit notre interlocuteur: la chance de s'être lancé dans les *hedge funds* au bon moment, aussi d'avoir innové en confiant la gestion de fonds traditionnels à des spécialistes externes, ce qui a donné naissance à la gamme Oyster (revendue depuis par Syz). «C'est comme lorsqu'on se rend à un dîner auquel on n'a pas envie d'aller et qu'on y rencontre un type brillant qui vous ouvre de nouvelles perspectives», philosophe Alfredo Piacentini, à qui ce genre choses est arrivé plusieurs fois, même s'il «n'imagine pas le nombre de choses qu'il a ratées».

Les prochains défis? Continuer à essayer de se distinguer parmi les quelque 1400 sociétés de gestion actives en Suisse, à travers des stratégies originales (économie circulaire, investissement dans des PME suisses). Et élargir leur distribution, peut-être grâce à un partenaire institutionnel, qui accélérerait la croissance de Decalia (nommée ainsi car la société comptait 10 personnes à ses débuts, contre 70 actuellement). Et vendre l'entreprise? Alfredo Piacentini reconnaît avoir déjà été approché, mais ni lui ni les autres actionnaires ne semblent intéressés. A titre personnel, il nous glisse qu'il n'a pas besoin «d'encaisser et de faire le coup de [sa] vie». Ça a déjà été fait, on a l'impression. ■